



Virginie Efira dans le taxi de Jérôme Colin

Virginie Efira : Bonjour.

Jérôme : Bonjour.

Virginie Efira : Alors, je vais avenue de la Toison d'Or, le cinéma qui s'est écroulé et qui est maintenant debout, c'est donc le...

Jérôme : UGC Toison d'Or.

Virginie Efira : L'UGC Toison d'Or.

Jérôme : Allons-y.

Enfin une femme dans le taxi

Jérôme : Je suis content d'avoir une présence féminine.

Virginie Efira : Pourquoi ? Y'a eu que des mecs avant ? Dans le taxi ?

Jérôme : Pas que, mais beaucoup.



Les interviews d'Hep Taxi ! Jérôme Colin au volant, le portrait en mouvement de Virginie Efira

Virginie Efira : C'est vrai ?

Jérôme : Oui. Ça fait du bien. C'est un métier d'homme, hein ? Non ?

Virginie Efira : Lequel ?

Jérôme : Le métier artistique.

Virginie Efira : Les métiers artistiques sont des métiers d'homme ?

Jérôme : Oui, y'a plus d'hommes que de femmes. C'est horrible mais c'est comme ça.

Virginie Efira : Heu... Dans les métiers artistiques... Est-ce que les métiers artistiques sont des métiers de pouvoir ? Pas vraiment, hein !

Jérôme : Non, mais il y a beaucoup d'hommes.

Virginie Efira : J'ai bien entendu ! Pfff, j'ai l'impression qu'il y a, attends, si on parle de producteurs, alors là effectivement il y a plus d'hommes que de femmes, je dis dans les métiers de pouvoir, il y a plus d'hommes que de femmes, acteur ne me semble pas un grand métier de pouvoir, du coup j'ai l'impression que c'est assez partagé.

Jérôme : Homme égal pouvoir, pour vous.

Virginie Efira : Homme égal...

Jérôme : Vous êtes marrante, vous.

Virginie Efira : Non pas « homme égal pouvoir » mais la société est ainsi faite, monsieur. Et puis, dans les taxis on est obligé de dire des grandes phrases comme ça un peu...

Jérôme : Non, je vous dis homme, vous dites pouvoir. C'est très marrant.

Virginie Efira : Non, parce que je pense que les métiers artistiques, il y a un peu... j'ai pas l'impression que ça appartienne définitivement aux hommes. Par contre sur les métiers de pouvoir, malheureusement, ça appartient souvent aux hommes, quand même.

Jérôme : Vous avez du pouvoir maintenant.

Virginie Efira : Pas tant que ça, non.

Jérôme : Non ?

Virginie Efira : Non.

Jérôme : Choisir ce que vous voulez faire.

Virginie Efira : De choisir ce que je veux faire... Oui, je commence à avoir un peu de choix, oui.

Jérôme : Avant ce n'était pas le cas ? Vous avez subi votre carrière.

Virginie Efira : Non, j'ai pas subi ma carrière mais... par exemple, quand j'étais animatrice j'avais envie de faire du cinéma, etc... forcément les seules choses qu'on me proposait ce n'était pas forcément les choses que j'avais terriblement envie de faire ou qui correspondaient à un désir profond ou à ma manière de voir le cinéma. Et puis, il faut bien commencer. Donc, c'est en avançant qu'on commence à élargir un peu le prisme du possible, mais au départ il était un peu plus restreint. C'est normal.

Jérôme : C'est une belle phrase, le prisme du possible.

Virginie Efira : Oui, j'aime bien. Le prisme du possible...

D'animatrice télé à actrice

Jérôme : Et en tant qu'animatrice télé, les premières choses qu'on vous a proposées au cinéma c'était quoi ?



Les interviews d'Hep Taxi ! Jérôme Colin au volant, le portrait en mouvement de Virginie Efira

Virginie Efira : Ce qu'on m'a proposé d'abord au cinéma ? Oh... on m'a beaucoup proposé des films qui n'avaient pas les financements et qui étaient en plus pas très valables artistiquement. Ça, ça m'est arrivé. Je me disais : bon, il faut bien démarrer quelque part, alors est-ce que je peux y trouver un intérêt, peut-être dans le rôle, même si c'est un cinéma que je ne comprends pas, oui, je suis passée par des petits détours, et tout, et puis j'ai démarré avec un film qui s'appelait « Le siffleur ». Là c'était un peu plus installé, où j'avais comme partenaires Berléand, Sami Bouajila, mais j'ai fait beaucoup d'auditions avant de pouvoir décrocher le rôle...

Jérôme : On vous disait non pourquoi ?

Virginie Efira : Pourquoi on me disait non ?

Jérôme : Aux premières auditions que vous avez faites. Parce que vous faisiez de la télé ?

Virginie Efira : J'ai pas fait beaucoup d'auditions où on me disait non, c'était des projets qui à la base étaient déjà un peu... c'était déjà un peu bancal à la base, après non, j'ai pas vraiment porté le poids comme ça de mon historique, où on m'a dit : tu ne viens pas du bon endroit, ça n'existe pas ce truc-là, en fait, réellement. Après, on ne passe pas de la Roue de la fortune à IBsen en faisant « youuu » gaiement, il faut prendre le temps. C'est pour ça que je démarre à l'âge de pas une jeune première.

Jérôme : Oui, c'est sûr !

Virginie Efira : Merci beaucoup.

Jérôme : Vous avez fait du théâtre avant. Non mais c'est vrai, vous n'avez pas 18 ans !

Virginie Efira : Non, je n'ai pas 18 ans. J'en ai 22.

Jérôme : Voilà, vous n'êtes pas bien vieille.

Très heureuse de ne plus conduire

Virginie Efira : Ici, c'est un premier endroit où j'ai eu un accident de voiture. Je suis très heureuse de prendre le taxi et de ne plus conduire. Y'a des petites endroits où je suis devenue Parisienne dans le fait de ne plus conduire parce que là-bas ils conduisent tous comme des grands malades, avec une assurance folle. Tandis que moi, quand je suis au volant, à votre place, j'ai 85 ans, et ici, c'était un de mes premiers accidents de voiture.

Jérôme : Vous en avez eu beaucoup ?

Virginie Efira : Celui-là il était extrêmement drôle et triste, ça n'a jamais été des accidents très graves, mais je me souviens que j'ai foncé, j'ai eu un truc avec cette voiture, les flics sont arrivés très vite, et les gens que j'avais percutés n'étaient plus là, et en fait, c'était des sans-papiers. Du coup, je me dis franchement, quelle idée de faire... c'était un accrochage, mais avec des sans-papiers qui du coup avaient pris la fuite, et heureusement du coup ils avaient réussi à s'échapper, je m'en suis voulu terriblement. Elles sont bien mes histoires, hein !

Jérôme : Pas mal. C'est pas mal. Autre accident ? Vous en avez eu beaucoup ?

Virginie Efira : Des petits trucs ? Régulièrement. C'est-à-dire que toi, tu roules, je passe du vouvoiement au tutoiement, je ne sais pas bien, mais à 2m des voitures, mais moi je passe à 2cm donc j'arrive à bien prendre les rétroviseurs avec moi. Ça, c'est quelque chose qui était assez régulier aussi. Et donc, ce que vous faites monsieur m'impressionne beaucoup, 2



choses en même temps. Donc, moi si je conduis, je ne parle pas. Ça ferait une émission très différente.

Le passage par l'INSAS

Jérôme : Mais vous aviez fait du théâtre avant, quand vous étiez gamine.

Virginie Efira : Oui, j'ai fait du théâtre, beaucoup quand j'étais enfant, ado, monter des pièces à l'école, et puis après mes études, je suis rentrée à l'INSAS d'abord, je ne suis pas restée très longtemps, c'est pas un truc que j'ai vécu de manière très clémente, et puis après...

Jérôme : L'INSAS, c'est une école qui donne des cours de théâtre, c'est ça ?

Virginie Efira : L'INSAS, c'est une école qui donne des cours de théâtre, oui. L'Institut national des arts du spectacle. Où je suis rentrée, où il y a un examen d'entrée, tout ça, j'ai rencontré plein de gens super, c'est là que j'ai découvert le théâtre en tout cas, ce que c'était que la mise en scène, où il y a eu un éveil vers plein de choses et plein d'auteurs que je ne connaissais pas. Après, dans ma démarche à moi, dans le fait d'avancer et tout, j'étais très paniquée, j'ai découvert la trouille de faire ça, la gêne d'être soi, le jugement sur soi... c'était très compliqué.

Jérôme : Et le jugement des autres, j'imagine.

Virginie Efira : Et le jugement des autres, oui. Tout à fait. Quand l'instrument, c'est soi-même et qu'on n'a pas encore une assurance très forte, une position très juste, ça peut être très déstructurant. Du coup après je suis entrée au Conservatoire où c'était beaucoup plus...

Jérôme : Mais pourquoi vous êtes partie ?

Virginie Efira : Je ne suis pas partie, je me suis fait virer, virer non, je pense qu'ils ont donné la liste à la fin de l'année des gens qui pouvaient passer à l'étape supérieure, il y avait tout le monde sauf moi. Je me dis : mais ils sont vraiment cruels. Pourquoi ils ne disent pas :

Virginie Efira, ça ne va pas ? Non, ils disaient la liste de tout le monde, et puis il y avait un nom qui n'existait pas, c'était le mien. Et je sais pourquoi. Parce que j'ai vraiment eu la trouille de plein de choses, il fallait être assez fort, et je faisais semblant que ça allait mais ça n'allait pas, je n'arrivais pas à prendre en charge mes doutes et mes fragilités, puis il y avait des moments où on disait : tu n'es pas intéressante, et on le croit, on se dit : ben oui, c'est vrai...

Jérôme : Vous aviez quel âge ?

Virginie Efira : 18 ans.

Jérôme : Ça fait quoi, à cet âge-là, quand on est en train d'essayer de réaliser un rêve, que quelqu'un dise : tu n'es pas intéressante.

Virginie Efira : Ça dépend, si on le croit, c'est compliqué.

Jérôme : A 18 ans, on le croit.

Virginie Efira : Ben, à 18 ans on le croit, évidemment. C'est très déstructurant parce qu'on se dit qu'il a raison, puis on commence à penser des choses pas terribles de soi, je trouve que le doute c'est vital, c'est important, je préfère franchement des gens qui ont des doutes que ceux qui sont bourrés de certitudes, mais à ce moment-là, du coup c'est assez violent, je n'avais peut-être pas la force de caractère pour riposter valablement à ça. Et après, je suis entrée au Conservatoire en leur disant tout le mal que je pensais de l'autre école... Je suis rentrée au



Conservatoire où ils étaient beaucoup plus doux, et je suis quand même partie du Conservatoire pour aller jouer avec une troupe assez obscure. Jouer au théâtre. C'était assez spécial. J'ai vraiment fait des choses... j'ai pas pris, tu sais, pour aller à un point A pour aller à un point B, on dit c'est...

Jérôme : Vous ne terminez rien.

Virginie Efira : Ah, attends... Effectivement là je n'ai pas terminé ni l'INSAS, ni le Conservatoire. Mais sur le reste, ça m'a servi de leçon pour la suite. Je pense... du coup je mets beaucoup de soin à aller au bout des choses maintenant. J'espère.

Les artistes sont-ils des gens malheureux ?

Virginie Efira : Le Parc Josaphat, ici même à droite...

Jérôme : Tout à fait.

Virginie Efira : Où j'allais jouer au mini-golf, enfant.

Jérôme : Ah ! Vous êtes née où vous ?

Virginie Efira : A Brugmann et j'ai grandi à Schaerbeek, donc ici tout près. Mon père à Schaerbeek, ma mère à Molenbeek.

Jérôme : Des parents séparés.

Virginie Efira : Oui.

Jérôme : Choc ?

Virginie Efira : Non, pas du tout. J'ai géré ça...

Jérôme : C'est vrai ?

Virginie Efira : Ben oui. Pas un choc... c'est jamais quelque chose de simple, mais enfin aidée par une communication entre les deux qui n'a jamais failli et par beaucoup de compensation affective. Donc, pas de choc du tout.

Jérôme : Enfant aimée, alors.

Virginie Efira : Oui.

Jérôme : Les enfants aimés ne deviennent pas artistes.

Virginie Efira : Oui, c'est vrai, c'est bizarre.

Jérôme : Les artistes, c'est des gens malheureux.

Virginie Efira : Désolée. Oui, aimée, très correctement. Avec un grand sens des valeurs. Non, bien, pas de traumatisme. Mais c'est vrai, du coup qu'est-ce que je vais chercher..

Jérôme : Ah !

Virginie Efira : Oui. Eh bien, je n'ai pas la réponse. Peut-être que je n'ai pas tellement envie de l'avoir.

Jérôme : Vous ne vous êtes pas posé la question de pourquoi ça vous attirait ?

Virginie Efira : Alors si, je me suis évidemment posé la question. Il y a des intérêts qui sont très avouables, comme je disais le théâtre, c'est quelque chose que je fais depuis très longtemps, l'envie de jouer, ça existe depuis très longtemps, mon intérêt pour le cinéma existe depuis très longtemps, il ne s'est jamais démenti, donc là voilà, après, sur cette envie d'aller vers des choses très inconfortables qui sont le devant de la scène, cette espèce d'exhibitionnisme qui existe, et puis d'être passée par la télévision aussi, c'est un truc spécial... J'ai fait une interview récemment avec une fille avec qui j'étais à l'école et qui est



devenue journaliste pour Paris Match, je crois, et qui me dit : mais tu te souviens à l'école, quand tu faisais signer des autographes dans la cour de récré ? J'étais horrifiée par moi-même, disant : mais qu'est-ce que tu racontes, j'ai jamais fait une chose pareil... Si, si. Je dis mais c'est atroce. Et donc, je ne sais pas, tu vois, effectivement...

Jérôme : Ça a un petit côté misérable.

Virginie Efira : Ça a un côté misérable. Tout à fait. Que j'ai tout à fait refoulé. Mais j'ai l'impression aujourd'hui, peut-être que je me plante et que je me mens, de ne pas du tout être guidée par...

Jérôme : La célébrité.

Virginie Efira : La célébrité, l'argent, le succès...

Jérôme : En même temps, je dis misérable, ça ne l'est pas parce qu'on a tous des rêves comme ça quand on est ado, il ne faut pas se cacher.

Virginie Efira : Oui. Quand on me disait : mais toi, tu avais envie d'être connue quand tu étais petite... j'ai pas du tout. J'avais envie de me déguiser, de raconter des histoires, d'être au plus proche des auteurs, et en fait non, il y avait évidemment une envie d'être Marilyn Monroe, d'être Kim Novak, d'être - je ne sais pas - Julia Roberts. Oui, probablement, pour la féminité qu'elles dégageaient, pour le rapport qu'elles avaient au monde, enfin oui, c'est des choses de l'ordre du fantasme et des clichés un peu adolescent comme ça...

Jérôme : Une chance que ça nous fait marcher, ça fait naître nos désirs quand même.

Virginie Efira : Oui, c'est vrai.

Jérôme : Mais c'est étonnant qu'une fois qu'on devient adulte, on les refoule, on se dise : oh, c'est honteux.

Virginie Efira : Oui, mais au final, j'ai pas lâché prise avec cette voie-là. J'ai dit beaucoup de bêtises, je dis toujours beaucoup de bêtises, mais à un moment donné je disais, quand je faisais de la télévision : il faut couper le lien avec ses désirs d'enfant... Mais je me disais : mais qu'est-ce c'est que cette connerie ! Non. Non, il faut y être attaché plus fort que tout.

Jérôme : De plus en plus.

Virginie Efira : Oh oui ! Quand à un moment donné, avec les responsabilités, le sérieux qui convient aux responsabilités, on décide de ne plus écouter ça ou de faire en sorte que ça n'existe pas et de faire taire l'enfant au fond du puits... Eh bien, non.

Jérôme : Grossière erreur.

Virginie Efira : Oui. Moi ça va. Le seul truc où je suis contente de moi, j'ai l'impression que plus je vieillis, plus je régresse donc ça, ça me convient assez bien. Je vais terminer au stade anal, à 60 ans. Finalement, c'est...

Jérôme : C'est très bien.

Virginie Efira : C'est très bien.

Et la télé, c'est venu comment ?

Jérôme : Et la télé, c'est venu comment ?

Virginie Efira : Par hasard.

Jérôme : Parce que vous faisiez du théâtre dans une troupe obscure, il y a quand même une différence entre ça et Mégamix sur RTL.



Les interviews d'Hep Taxi ! Jérôme Colin au volant, le portrait en mouvement de Virginie Efira

Virginie Efira : Oui, mais c'était marrant Mégamix, franchement. C'était super marrant à faire.

Jérôme : Comment c'est arrivé ?

Virginie Efira : C'est arrivé au Mirano. Au Mirano donc, une boîte bruxelloise. A ce moment-là, j'avais déjà fait 2 écoles de théâtre, j'avais joué dans une troupe, je ne savais pas très bien ce que j'allais faire, j'avais mon père qui me disait : qu'est-ce que je mets là ? Tu étudies mais tu étudies quoi ? Tu n'es plus étudiante. Tu travailles ? Tu travailles où ? Je me dis : donc, je ne suis rien, je ne travaille pas, je n'étudie plus, il faut absolument faire quelque chose, donc allons boire. Donc, c'était la première alternative, allons boire, allons au Mirano, ça me donnera peut-être des idées, et là est arrivé un réalisateur d'RTL qui m'a proposé de faire de la télévision, qui m'a dit : ça vous intéresse de passer un casting ? Je dis pas trop mais enfin pourquoi pas. Puis, j'ai fait ce casting, je me suis dit : j'espère que c'est pas cette émission où ils crient fort et où ils présentent de la musique de merde, j'espère que c'est pas ça. Puis, c'était totalement ça. Et en fait, je me suis vraiment bien amusée.

Jérôme : C'est vous qui criiez le plus fort !

Virginie Efira : Moi, je criais très fort en faisant plein de gestes. C'est un super souvenir, d'abord parce que j'ai rencontré des gens très importants pour moi, que je vois encore aujourd'hui, Eusebio Larrea, j'aime bien dire des noms comme ça que personne ne connaît sauf... enfin, il faut connaître cette personne, et qui était donc pas vraiment le réel producteur mais celui qui nous faisait travailler, on s'est très bien entendu, donc il y avait vraiment d'abord des liens amicaux très forts, et puis, on avait quand même conscience de ce qu'on faisait du coup, il y avait un second degré qu'on pouvait mettre sur tout, et moi j'avais la grande chance de ne pas correspondre aux critères physiques de la Miss Belgique, surtout qu'ils m'affublaient de couettes sur la tête, j'étais habillée en vert fluo, enfin je ne ressemblais à rien, je ne pouvais absolument pas me prendre au sérieux ou faire la jolie en bougeant les cheveux, et du coup est né un truc... En plus de toute façon, on me disait - ils étaient assez odieux, enfin le producteur, Eusebio, le producteur était assez odieux - il me disait : de toute façon, toi, c'est Lydia, parce que je travaillais avec une fille qui s'appelait Lydia, c'est Lydia qui fait la belle, toi dans le genre, fais la drôle. Putain, ok.

Jérôme : Une fois de plus, quel âge vous aviez ?

Virginie Efira : A ce moment-là ? C'était après l'INSAS, je devais avoir 19, 20 ans.

Jérôme : Oui, eh bien, on le prend comment ça ? Parce qu'on a toujours envie d'être la belle.

Virginie Efira : Oui. On a plus envie. En fait, ça allait. Je ne sais pas pourquoi, j'arrivais à prendre de la distance, mais ça, j'ai toujours eu, ressenti, pas une pause. Donc, bon ok d'accord, je croyais que ça allait physiquement, bon, c'est pas grave, autant miser sur autre chose. Puis, en fait, c'était très marrant. Moi, ça m'ennuyait d'être fagotée comme je ne sais pas quoi, quand on faisait des interviews de Robbie Williams, j'aurais bien aimé qu'il me remarque un peu, mais non, ça n'existait pas. Mais en tout cas, du coup, il y avait un personnage dans lequel je mettais beaucoup de moi mais qui me permettait de ne pas avoir du tout de complexe par rapport à ce que je faisais, ça ne m'a pas ennuyée.



Comment faire pour faire du cinéma ?

Jérôme : Et à partir de là, les idées naissent, et il y a un plan pour aller en France faire du cinéma ou tout se fait par hasard ?

Virginie Efira : Ah non, j'avais hyper envie de faire du cinéma, mais je me disais : comment je vais faire ? Je suis partie vraiment sur une autre direction, ça va être impossible. Je ne vais pas raconter ma vie, mais j'étais mariée avec un comédien que j'estimais beaucoup, donc j'avais envie de lui laisser cette place, du coup, moi j'avais un peu de mal à trouver la mienne, du coup, non, je ne pensais pas à ça, vraiment un truc de résignation, beaucoup trop jeune pour être résignée...

Jérôme : Vous vous êtes mariée super jeune, en plus.

Virginie Efira : Oui. Je me disais : comment je vais faire ? Il faut quand même avoir un peu de lucidité. Puis, c'est ridicule si je dis que j'ai envie de ça, je trouverai un autre moyen, c'est pas grave... Ce n'était pas aussi net que ça. Enfin, quand tu fais Mégamix, tu ne te dis pas : Hollywood me tend les bras ! C'est quand même un grand écart, très large... Et en même temps, il y avait un côté où je me disais que je finirais par faire des choses que j'aime totalement, sans m'excuser, je savais qu'à un moment donné, ce serait bien de faire des choses sans m'excuser de les faire.



Travail, ou bonne étoile ?

Jérôme : Vous avez l'impression qu'il y a une bonne étoile ? Parce qu'a priori les choses s'enchaînent. Ou c'est du travail ?

Virginie Efira : Oui... Est-ce que c'est du travail ? Est-ce que c'est de la chance ?

Jérôme : Est-ce que c'est du talent ? Est-ce que c'est les 2 ?

Virginie Efira : Non, je pense que... si « travail », ça veut dire une forme de volonté dans quelque chose qui guide... parce que finalement, il y a toujours un truc de cohérence, c'est-à-dire, il n'y a pas de chemin tout fait, le mien, il est alambiqué complètement, mais... j'allais dire des mots comme sincérité, tout ça... je ne sais pas. C'est difficile d'analyser les choses... oui, bien sûr qu'il y a de la chance, mais bon, je crois qu'à chaque moment, dans la vie de chacun, il y a des moments où on peut faire des rencontres qui nous font exister plus, et mieux, et comprendre qui on est, et puis, c'est d'être en éveil par rapport à ça. Je crois. Puis après, la France, c'est arrivé parce que je me disais : bon, en Belgique, c'était compliqué parce qu'ils achetaient des émissions sur RTL, puis on présentait juste les 10 min avant l'émission française. Donc, ce n'était pas très joyeux. Du coup, j'avais appelé un peu en France, mais bon, je me disais : voilà, ils n'ont pas besoin de moi, en plus, j'avais demandé à quelqu'un que j'avais rencontré, genre, j'allais de temps en temps faire des sujets pour RTL sur la Nouvelle Star française, on m'avait dit de toute façon : quoi, tu veux faire de la télévision en France, avec l'accent que tu as, tu rigoles ou quoi ? Donc, je me disais : oui, il a raison, c'est vrai, je suis nulle. Et puis, en fait ça s'est passé c'est facilement, j'ai fait un casting, tout de suite j'ai présenté des grosses émissions mais tu vois ça ce n'est pas de la chance ou quoi que ce soit, c'est qu'en Belgique tu avais une vraie expérience avec Mégamix, et même des choses que je ne revendique pas, comme la Star Academy belge, m'ont nourrie, m'ont fait prendre une distance sur certaines choses, et ont fait en sorte que j'avais plutôt confiance en moi quand j'ai fait ça. En plus, comme je ne me disais pas que c'est là que se jouait ma vie, je n'avais pas vraiment peur.

Jérôme : Vous étiez sûre que la télé c'était un passage ?

Virginie Efira : Non. Mais je savais que je n'allais pas... mes horizons étaient assez limités. Je me disais bon, qu'est-ce qui... où j'aimerais aller ? C'est toujours intéressant de se dire je suis là, où est-ce que j'aimerais aller, qu'est-ce que j'aimerais apprendre ? Et les émissions de divertissement, très honnêtement, je ne les ai jamais regardées. Nouvelle Star, c'était super marrant à faire parce qu'il y avait une effervescence, il y avait le direct, et c'était quand même très drôle de participer à ça, puis j'ai rencontré Julien Doré par exemple, qui est un mec super, il m'en reste plein de choses, mais au bout d'un moment, je me dis, sur les moyens d'expression, c'est assez limité quand même. On n'est pas là pour montrer qui on est, tout le monde s'en fout, c'est bien normal, j'étais très jalouse des candidats, je trouvais que c'était plus drôle d'être candidat qu'animateur. Animateur, c'est sérieux comme travail en fait. Donc... puis, en grandissant, on apprend à être libre, on n'a plus envie de faire des choses sérieuses. Donc « laissez-moi chanter... ». Voilà. Eh oui ! Puis après, c'est des rencontres. Bruno Solo, par exemple, qui m'a permis de faire une série où je pouvais me foutre un peu de ma gueule, puis après un réalisateur qui pense à moi, puis des auditions malgré mon passif d'animatrice on se dit : bon, on lui donne sa chance, du coup Dominique Farrugia y va aussi,



puis des choses s'enchaînent, avec plus ou moins de cohérence, à partir du moment où on y imprime quelque chose. Le fait d'avoir monté une pièce de théâtre à Paris ça a joué aussi beaucoup sur les films qu'on m'a proposés après.

De la potiche blonde de comédie à Shakespeare

Jérôme : Ce qu'on vous propose, c'est des comédies ?

Virginie Efira : On m'a d'abord proposé...

Jérôme : Est-ce qu'on vous propose de jouer « la blonde » ?

Virginie Efira : En fait, vraiment je serais presque... non, on ne me propose pas... si le rôle de blonde, ça veut dire le côté arguments féminins à côté de l'argument...

Jérôme : C'est malheureusement ce que le cinéma a tendance à faire avec les femmes.

Virginie Efira : Oui, pas tout le temps heureusement.

Jérôme : Pas tout le temps heureusement, mais c'est un emploi récurrent.

Virginie Efira : Oui. Ecoute, dans « Le siffleur », je jouais une potiche mais c'était super drôle de pouvoir faire un personnage bourré de certitudes, alors qu'en fait, elle est con comme un manche. Dans le film de Dominique Farrugia, c'est encore tout à fait autre chose, ce ne sont pas des femmes qui se définissent par rapport aux hommes, après, c'est vrai que j'ai encore fait une comédie romantique derrière, là, dans la suite des projets, je vais faire le film d'Anne Fontaine, j'ai un projet avec un réalisateur belge aussi, je vais jouer un Shakespeare, donc, non, c'est quand même pas...

Jérôme : Vous allez jouer Shakespeare ?

Virginie Efira : Oui.

Jérôme : Quoi ?

Virginie Efira : J'ose pas dire encore parce que je le sais depuis pas longtemps, alors je n'ose pas le dire. Parce que si jamais ça ne se fait pas, j'ai l'air con, quoi ! Ça va se faire, je pense..

Jérôme : Vous ne le dites qu'à moi.

Virginie Efira : Non, j'ose pas. Ça va être bien.

Jérôme : Vous allez jouer « Le marchand de Venise ».

Virginie Efira : Non.

Jérôme : « Le roi Lear ».

Virginie Efira : Non.

Jérôme : « Richard III ».

Virginie Efira : Non, j'arrête. « Richard III », oui, je jouerai « Richard III ».

Jérôme : Vous allez jouer Juliette.

Virginie Efira : Oh, je suis un peu vieille. Je préfère la mère. Non. Juliette, j'ai joué, on avait fait un stage sur Shakespeare à l'INSAS, justement, du coup c'était une Juliette avec un flingue à la main et à moitié à poil.

Jérôme : Le théâtre moderne.

Virginie Efira : Ah, le théâtre moderne.



Et les parents, dans tout ça ?

Jérôme : Et les parents ? Vous disiez tout à l'heure, mon père me disait : quand même tu n'étudies rien, tu ne travailles pas vraiment, ils ont pris ça avec le sourire, le fait que la fille était un peu saltimbanque, ou c'était difficile ?

Virginie Efira : Non, ça n'a pas été difficile du tout. Mon père, il fallait juste prouver son envie. C'est-à-dire, prouver son envie c'est : tu choisis la voie que tu veux, mais absolument, il y a une liberté totale par rapport à ça, mais il faut que ça soit, que tu sois totalement investie. C'est-à-dire, quand je disais, parce que j'ai toujours voulu être comédienne, mais c'était : bon, qu'est-ce que tu lis comme pièce de théâtre, où est-ce que tu joues, qu'est-ce que tu fais, comment, cette matière, voilà, si c'est par-dessus la jambe, si c'est effectivement des rêves ou des désirs un peu superficiels, ça, ce n'était pas pris, il n'y mettait pas de valeur, il met de la valeur à.. mon frère fait de la peinture par exemple, il a fait les Beaux-Arts, eh bien, ce ne sont pas des voies qu'on choisit pour la sécurité de l'emploi, hein ! en revanche, si la passion, elle est totale, réelle, qu'elle existe partout, oui, on a les parents qui encouragent. Alors que mon père, il est médecin, universitaire, donc je pense, il met beaucoup de valeur, à juste titre, aux études, et au bagage. Moi, j'ai fait avant, j'ai quand même été obligée de me taper latin math, et de faire des cours du soir, et de math, et du sport par ci, voilà, il fallait se remplir. Et après non, il y avait une grande.. chez lui, dans l'éducation, beaucoup de valeur aussi à l'indépendance, et en tant que femme aussi.

Jérôme : C'est vrai ? Genre ?

Virginie Efira : Je sais que j'ai beaucoup de lui dans l'indépendance par rapport aux hommes, une manière de se prendre en charge par rapport à ça.

Jérôme : C'est-à-dire ?

Virginie Efira : Ben, une forme d'indépendance quoi. Pas un truc, dire il ne faut compter que sur soi, c'est très important de pouvoir compter aussi sur les autres, mais de prendre en charge ses désirs, voilà, de ne pas être une femme qui se définit par rapport aux hommes.

Jérôme : Pas de dépendance.

Virginie Efira : Moi, je pense qu'il en faut un peu dans une relation pour qu'elle soit engageante, mais l'épanouissement, ça ne doit pas être que ça, sinon ça peut vous laisser dénuée de tout, donc c'est trouver un juste milieu.

Jouer la séduction

Jérôme : Et apprendre à jouer avec la séduction, parce que ce soit à la télévision ou au cinéma on est quand même dans ce registre là, c'était quelque chose de facile, d'agréable, de piège ?

Virginie Efira : Un peu tout en même temps. Déjà la question que tu lui poses, c'est « apprendre à jouer avec la séduction », c'est-à-dire tout d'un coup « jouer avec la séduction », il y a quelque chose d'un peu plus ... là derrière, c'est-à-dire avoir la conscience de, c'est déjà quelque chose de pas très séduisant. Effectivement, par exemple...

Jérôme : Il y a beaucoup d'acteurs qui ont... regardez, le monsieur qui boit du café là sur la publicité avec un acteur américain...

Virginie Efira : Oui. George.



Jérôme : George, quand il fait ses yeux comme ça en l'air, il joue la séduction.

Virginie Efira : Oui.

Jérôme : On joue avec ça, non ?

Virginie Efira : Bien sûr. Moi, dans le film-là, celui qui « La chance »... La chance de ma vie, n'importe quoi, dans « L'amour c'est mieux à deux », c'était les plans où ça me mettait le plus mal à l'aise. J'ai appris là, parce que j'ai fait plusieurs choses, mais j'étais plus à l'aise, c'est ce que m'avait dit le premier réalisateur avec qui j'ai travaillé, quand j'ai travaillé dans la comédie, dans les 2 films là, sur la féminité déficiente, quand je dois faire l'imbécile, plutôt que la conscience : par exemple je me souviens d'une scène dans le film où je suis avec Clovis Cornillac et où il me voit arriver, je dois descendre des escaliers, il me voit et genre il fait « Wow qu'est-ce que c'est ? » Et je devais faire donc cette scène où je descends les escaliers, j'ai l'impression de faire une pub Lancôme, et donc c'était très gênant parce que tu dois faire des trucs, tu te dis tiens, le fait juste de pouvoir se dire : comment est-ce que je suis, comment est-ce que je vais être charmante, et tout ça, c'est très... il faut essayer de ne pas y penser, c'est à ce moment-là que les choses peuvent se passer, c'est ce qui t'échappe qui est le plus intéressant. Quand on conscientise trop fort ça, j'aime pas trop.

Après, la séduction, elle peut avoir lieu, je sais que, par exemple, moi y'a un truc qui me met assez mal à l'aise, pour le moment, c'est quand tu rencontres un réalisateur ou une réalisatrice, ça n'a rien à voir, pour se parler avant, j'ai toujours envie de dire : mais est-ce qu'on va travailler, faire des essais... Parce que quand on arrive avec soi, forcément il y a de la séduction parce qu'il y a l'envie de plaire, mais voilà c'est très difficile d'être juste soi, d'arriver comme ça comme on est, il y a toujours finalement un positionnement par rapport aux autres, et c'est compliqué d'agir justement avec ça.

Jérôme : Donc est-ce qu'on sait encore être soi ? Quand on est dans ce monde où effectivement il y a quand même beaucoup de séduction.

Virginie Efira : Si. Oui, c'est possible. C'est pas tout le temps le cas. Il faut s'efforcer le plus possible. Parfois, on se dit : c'est quoi « moi » exactement ? Mais après, en général, c'est pour ça que c'est chouette aussi de travailler avec des gens qui ont plus ou moins le même langage, où on arrive à se comprendre, où on n'est pas obligé de faire des efforts, ou de se cacher derrière quelque chose. Mais j'ai l'impression que ce n'est pas juste propre aux acteurs ou à ce milieu-là. C'est un peu partout comme ça. Donc, il y a forcément... il y a le masque social, c'est un truc qui existe partout, d'ailleurs c'est un truc qui m'intéresse beaucoup en comédie. Quand tu joues un personnage pour les autres et que le masque s'effrite, c'est des choses qui sont intéressantes.

Jérôme : Oui, mais vous dites : je préfère jouer la greluche, ou en tout cas le truc à côté de moi que la séduction, que la femme.

Virginie Efira : Je ne préfère pas jouer ça, j'ai plus de facilité au départ dans ce qu'on m'a proposé de faire au cinéma, le premier rôle j'adorais le côté où elle était à côté de la plaque, où il y avait quelque chose de mal tenu ou les moments où elle était dans une séduction très...

Jérôme : Ça veut dire que vous avez peur de vous approcher de ce que vous êtes ?

Virginie Efira : Ah peut-être que c'est plus moi ça justement. C'est-à-dire, l'assurance ne m'est pas quelque chose... enfin, même si je pense que je peux laisser suggérer que j'ai de l'assurance, mais en fait, je n'en ai pas beaucoup, et du coup, oui, c'est peut-être l'assurance



qui me rapproche de moi, mais enfin, peu importe qui est proche de soi, quand on joue, il faut toujours trouver un lien de toute façon. Mais heureusement, sinon ma santé mentale n'existerait pratiquement plus, car il arrive des moments où on arrive quand même à être soi et pas à être... du coup, il y a une distance qui se fait beaucoup par rapport au regard des autres, on essaie de ne pas se définir par rapport au regard des autres. Du coup, je pense que c'est ça aussi qui fait que ça amène des choses qui vous ressemblent à un moment donné, parce que j'arrive, je crois, à ne pas être trop dans un souci de ça, enfin, que ce soit correct.

Chercher son nom sur Internet

Jérôme : Est-ce que quand on commence comme ça dans le métier, on « google-ise » son nom ?

Virginie Efira : Ah, j'ai déjà fait ça. C'est atroce, évidemment. D'abord, on a un peu honte. On ne devrait pas le raconter en interview, parce qu'au moment où on fait ça...

Jérôme : C'est un peu de la masturbation.

Virginie Efira : Tu te dis, personne... après, tu efface l'historique parce que tu te dis que si quelqu'un tombe sur le fait que j'ai écrit mon propre nom sur l'ordinateur, enfin sur Internet, c'est quand même pitoyable, et après c'est assez marrant. Pour ça, je suis très forte, c'est-à-dire que j'ai une tendance, vraiment, à, comment on dit ?...

Jérôme : Se flageller.

Virginie Efira : Oui. C'est-à-dire, s'il y a 10 bonnes critiques et 1 mauvaise, je vais faire : ah enfin, quelqu'un qui dit quelque chose de juste, voilà. Et puis, on sait bien que sur Internet, il y a un côté exutoire aussi, donc c'est marrant. C'est très cru, hein !

Jérôme : C'est cruel.

Virginie Efira : Non, c'est surtout très cru. Si je puis me permettre.

Jérôme : Vous avez vu des choses à votre sujet ou quoi ?

Virginie Efira : Oui.

Jérôme : C'est vrai ?

Virginie Efira : Oui, ça m'est arrivé. Mais je n'en suis pas sortie brisée ou quoi que ce soit. Ça m'a fait plutôt rigolé. Mais je dis, c'est très cru.

Et la chanson ?

Jérôme : Et la chanson ? Parce que comme vous êtes un peu touche-à-tout...

Virginie Efira : Je déteste quand on dit ça, je ne suis pas touche-à-tout.

Jérôme : Vous n'êtes pas touche-à-tout, mais...

Virginie Efira : J'ai mis du temps à revenir à...

Jérôme : C'est vrai que vous ne faites qu'une chose à la fois.

Virginie Efira : Ben oui. Je ne me suis pas dit : tiens, je suis animatrice, tiens je vais faire un peu de comédie puis je vais faire un peu de ceci, un peu de cela. C'est horrible.

Jérôme : C'est vrai, mais je vous ai déjà vue chanter à la télé.

Virginie Efira : Oui, enfin j'aime bien chanter, j'adore chanter et je ne sortirai pas d'album, rassurez-vous, mais non, après oui, j'adore ça, c'est pas pour ça que je vais en faire profiter le



plus grand nombre parce que franchement il y a peut-être d'autres choses à écouter. Donc non, ce serait grotesque. Grotesque.

L'Océadium !!

Virginie Efira : Ah, Brupark, ça fait plaisir !

Jérôme : C'est vrai ? C'est magnifique, Brupark.

Virginie Efira : Ah, c'est quoi déjà ? Europe miniature ?

Jérôme : Mini Europe.

Virginie Efira : Et l'endroit que je détestais le plus au monde, l'Océadium.

Jérôme : C'est atroce.

Virginie Efira : Atroce.

Jérôme : Vous y êtes allée ?

Virginie Efira : Mais en fait, j'ai toujours été beaucoup en contact avec les enfants, j'ai toujours fait beaucoup d'activités avec des enfants et c'était la seule où, celle-là je la trouvais rébarbative, les toboggans où tout le monde se touche, beurk. Et le Kinépolis. Mais on ne va pas du tout au Kinépolis, on va à la Toison d'Or, hein !

Jérôme : Oui. Je sais.

Virginie Efira : Dans une structure à figure humaine. Ah, c'est Océade, pas l'Océadium. ???

Jérôme : Oui, ça existe encore.

Virginie Efira : Ah, je suis rassurée.

Jérôme : Les scouts sont sauvés. Vous étiez « mouvement de jeunesse » et tout ça ?

Virginie Efira : Ouais ! Alors moi, j'ai fait carrément, non pas les Guides, mais les Giros, en flamand, ouais. Du coup, j'ai appris de très jolies chansons comme « we gaan naar bos, we gaan naar grote bossen, ga je me ? Ok, ok », donc les Giros. Parce que ma maman s'est mariée avec un Gantois qui avait 3 enfants et du coup je suivais le même mouvement de jeunesse. Alors, je pleurais toujours avant d'y aller, et à la fin, c'était trop génial. Même en flamand. Parce que je ne connaissais pas extrêmement bien, mais du coup, j'ai appris pas mal.

Jérôme : Maintenant vous parlez encore flamand ?

Virginie Efira : Ik spreek een beetje nederlands ja.

Jérôme : Ça doit vous servir à Paris.

Virginie Efira : A mort !

Jérôme : Y'a des fois on comprend d'où viennent les belles carrières, hein.

Virginie Efira : C'est ça, c'est avant toute chose... Qu'est-ce qui se passe là, pourquoi on s'arrête ?

Jérôme : On ne va pas vous le dire quand même.

Virginie Efira : Ah y'a des surprises ?

Jérôme : Non y'a pas de surprises.

Virginie Efira : Quoi ? On ne va pas à l'Océadium !

Jérôme : Non ! Si, on vous a préparé un beau maillot ! Ce serait bien.

Virginie Efira : Allez, tous à l'Océadium. Youuuu.

Jérôme : Allons-y.





Marilyn, l'idole

Jérôme : Marilyn en fait c'est l'idole ?

Virginie Efira : Marilyn, oui, c'est très... c'était assez jeune, j'avais vu « Certains l'aiment chaud », un film culte que j'ai dû voir 15 ou 20 fois au moins, et alors j'adorais, mais comme je pense beaucoup de petites filles, sur le symbole de la féminité assez forte. J'adorais ses chansons, je connais toutes ses chansons, les duos avec Jane Russel, tout quoi. Donc, je m'amusais à reproduire les chorégraphies, oui c'était un passe-temps qui me prenait beaucoup de temps quand je rentrais de l'école.

Jérôme : Ah oui ! Mais qu'est-ce qui vous passionne chez elle ?

Virginie Efira : D'abord, je la trouve extrêmement drôle. Quand on parlait tout à l'heure de toutes les choses qui t'échappent, on a l'impression, chez elle, qu'il y a un contrôle de tout, et en même temps que tout la dépasse. C'est forcément tout ce qu'on peut mettre de soi aussi chez elle. Il y a tellement quelque chose... on peut remplir de soi Marilyn Monroe, il y a quelque chose, on ne comprend pas tout exactement. La fragilité, l'adolescence qu'elle a, enfin, on sent que c'est encore une adolescente. Le besoin de se construire par rapport aux autres, la tristesse profonde.

Jérôme : C'est marrant parce que vous, vous avez l'air de quelqu'un de jovial et de pas très angoissé, alors qu'elle sa vie est un désastre absolu.

Virginie Efira : Ah ben, je ne dis pas que je rêve d'un parcours de vie similaire, forcément.

Jérôme : C'est étonnant que vous vous retrouviez finalement dans quelqu'un qui souffre beaucoup.



Virginie Efira : J'ai l'impression que tout le monde peut... il n'y a personne qui n'a pas une part d'angoisse quand même, ça n'existe pas. Je crois que tout le monde peut se retrouver dans ce qu'elle a comme forme de profonde solitude, et il y a une décence, on peut mettre beaucoup... elle arrive trop remplie, quoi. Oui, je pense qu'on a tous une part heureusement plus sombre, plus noire. C'est évidemment pas celle que je mets à l'avant, par décence quand même. Et puis, parce que je ne suis pas la personnalité la plus angoissée qui soit, c'est vrai.

Jérôme : Moi les angoisses, c'est une de mes spécialités, et vous c'est quoi vos angoisses ? Les vraies angoisses ?

Virginie Efira : Les vraies angoisses ? Les névroses constitutives. C'est-à-dire celles dont on ne parvient pas à se débarrasser, celles qui vous constituent, des choses qu'on ne règle pas.

Jérôme : Comme ?

Virginie Efira : Pffffff... Déjà un problème avec le temps. Celui qui passe et qu'il faut surcharger de choses pour ne pas s'en apercevoir. Donc... le refus de l'installation, aussi. Enfin, un problème avec le fait de se stabiliser, parce que du coup, tu as l'impression que tu n'évolues plus, donc ça a un rapport avec des angoisses de mort, j'ai l'impression que tout est lié à ça, donc on pallie à ça, moi en chargeant de vie tout le temps, en allant chercher là où ça bouleverse, tout le temps. C'est parfois un peu fatigant, quand même. Un excès en tout. Vraiment, j'ai une personnalité qui connaît peu la modération. Voilà.

Il faut se défaire du regard des autres

Jérôme : Mais c'est pour ça que les gens vous aiment aussi.

Virginie Efira : Les gens m'aiment ? Je ne sais pas moi. Je ne sais pas.

Jérôme : Vous ne vous posez pas la question ?

Virginie Efira : Si les gens m'aiment ?

Jérôme : Oui.

Virginie Efira : C'est quoi cette question ? Est-ce que les gens m'aiment ? C'est comme les gens qui...

Jérôme : Vous savez, a priori vous savez que, quand quelqu'un vous engage, c'est aussi parce qu'il espère très fort que les gens vous aiment et vont venir vous voir, au cinéma.

Virginie Efira : Heu... oui, peut-être. Pas forcément tout le temps. Avant tout, voilà on a l'impression que... j'ai l'impression qu'il ne faut pas faire les choses dans le désordre. Si on fait les choses pour que les gens nous aiment, on est toujours un peu à côté de la plaque. Donc... je dis toujours la même chose, et c'est une sage parole, je suis un peu raisonnable comme ça quand je dis qu'il faut se défaire du regard des autres, parce que c'est faux, on n'arrive jamais à s'en défaire totalement. Mais en tout cas, s'interroger le moins possible, à fuir ses interrogations-là, parce qu'on n'a jamais les bonnes réponses, parce que maîtriser ça, c'est d'un ennui mortel, donc essayer déjà d'essayer de faire des choses qui nous correspondent, c'est déjà pas mal.



Romantique

Jérôme : C'est marrant d'avoir une angoisse de l'installation, de la stabilisation et de s'être mariée jeune.

Virginie Efira : Oui, c'est bizarre, hein !

Jérôme : Oui.

Virginie Efira : Je me suis mariée à 22 ans.

Jérôme : Quelle connerie !

Virginie Efira : Non, c'était pas une connerie du tout. Parce qu'on peut aussi être infiniment romantique. Romantique, ça veut dire ne pas avoir peur de la grandeur – je ne pense pas que le mariage soit la grandeur, mais en tout cas à ce moment-là, quand quelqu'un vous fait une déclaration, on répond « oui » aux déclarations. On ne dit pas : non, je ne sais pas, je vais réfléchir, est-ce que tu penses que c'est bien raisonnable.. Non ! On y va. Quand j'ai annoncé ça à mon père, il était très perturbé. Il m'a dit : c'est moins pire qu'un cancer mais quand même ! J'allais me marier. Après, c'est ce qu'on fait sur les relations, puisqu'on parle de ça, par exemple, Patrick, Ridremont...

Jérôme : Votre mari, ancien mari.

Virginie Efira : Mon ex-mari, c'est quelqu'un qui, en revanche, compte aujourd'hui, j'aime bien quand les relations sont sur la longueur, ça n'a rien à voir avec le mariage, ça, mais ça veut dire que c'est signifiant, quand quelque chose pour moi aujourd'hui, c'est un tout autre registre, donc, j'ai un sentiment familial, par exemple, par rapport à lui, vraiment familial. Et il va faire son film, là, qui s'appelle « Dead man talking », dans lequel je vais jouer, et c'est vachement bien, il a eu tout le financement pour le film, et c'est une super belle histoire d'un mec qui est condamné à mort, dans un pays qu'on ne connaît pas, qui est condamné à mort et qui, lorsqu'on lui demande sa dernière volonté, se met à parler de sa vie, il veut juste expliquer les choses et ça n'en finit plus. Et on ne sait pas l'arrêter. Et finalement, cette condamnation est reportée, reportée, et il y a un intérêt global pour ce qu'il raconte, de son histoire, tout le monde s'approprie son histoire, c'est un super beau scénario, donc je suis contente de continuer à travailler avec lui aussi. Voilà. Mais on est en mouvement. Ce qu'on est à 22 ans, c'est pas ce qu'on est à 32. 33, d'ailleurs depuis quelques jours.

L'âge, ça vous fait peur ?

Jérôme : Ça vous fait peur ça ?

Virginie Efira : Non. Pas l'âge. Non. Le seul moment où ça peut me faire peur, ça ne me fait pas peur sur le physique ou des trucs comme ça, du tout, j'ai toujours l'impression, c'est vrai là par exemple je démarre au cinéma, tout est possible, donc ce n'est pas comme si je me disais : ah c'est déjà fait, ça je ne pourrais plus, donc ça n'existe pas. Le seul moment où ça intervient un peu, et c'est finalement la seule différence que je trouve réelle, existante, concrète entre la manière de vivre les histoires entre les hommes et les femmes, c'est sur le fait d'avoir des enfants. Où on se dit : bon, ben là, ça tu ne peux pas étendre le plus possible. Alors, c'est pas l'histoire de l'horloge biologique qui fait bonjour, bonjour j'existe mais en



revanche tu as une conscience quand même que ce ne sera pas pour dans 10 ans si tu veux que ça existe. C'est certain.

Jérôme : Il y a un désir d'enfant ?

Virginie Efira : Oui. Bien sûr. *(elle joue... « je préfère qu'on arrête de parler.... »)*.

Jérôme : Y'a des gens qui ne veulent pas d'enfant.

Virginie Efira : Oui. Evidemment. Ou alors une adoption très médiatisée.

Jérôme : Genre Angelina.

Virginie Efira : Oui. Je réfléchis. Je m'interroge.

Jérôme : Madonna, elle a fait fort.

Virginie Efira : Oui. Un truc plus... 10 d'un coup.

Jérôme : Madonna, elle ne vous plaît pas ?

Virginie Efira : Madonna, si elle me plaît ? Par rapport à la volonté et tout ça ?

Jérôme : Non. Par rapport à Marilyn, parce qu'elle doit être assez femme quand même. Elle aussi.

Virginie Efira : Oui, mais c'est trop... Enfin, j'aime beaucoup Madonna, j'adorais adolescente et tout ça.

Jérôme : Vous chantiez « Like a virgin » dans les karaokés.

Virginie Efira : A cet âge-là, je ne faisais pas les karaokés, quand même ! J'étais complètement coincée. Non, il y a justement chez elle une maîtrise, quelque chose de la femme qui devient *waouw*, ce qui est à la fois très impressionnant, mais non c'est pas du tout la même chose que Marilyn. Marilyn, il y avait aussi le côté un peu objet, où elle ne sait pas comment s'en sortir avec le regard qu'on pose sur elle...

Jérôme : C'est marrant parce que vous dites à 30 ans, je commence quelque chose, c'est vachement excitant ça, non ?

Virginie Efira : Oui, c'est super.

Jérôme : Se dire : on peut commencer les choses à 30 ans, à 40 ans.

Virginie Efira : C'est ça que je n'ai pas envie de perdre. Perdre la jeunesse, ça c'est un truc qui me fait très peur, et la jeunesse pour moi, c'est l'envie d'aimer, de créer, c'est la sève quoi ! Un truc de flamme. C'est ça qui me donne le sentiment de jeunesse et ça, j'ai pas du tout envie de la perdre.

Paris-Bruxelles

Virginie Efira : J'ai faim. Qu'est-ce que je vais raconter. Je vais présenter le film et je ne sais pas. Ah oui, on peut... ?

Jérôme : C'est très bien.

Virginie Efira : C'est très bien, je suis très heureuse de le présenter en Belgique. C'est bien ?

Jérôme : C'est un très beau film.

Virginie Efira : C'est un très beau... j'espère que vous prendrez plein de plaisir à le voir. C'est bien ça ?

Jérôme : C'est bien.

Virginie Efira : Oui. Puis c'est original.

Jérôme : J'ai eu beaucoup, autant en tout cas...



Virginie Efira : De plaisir à le faire qu'à vous le montrer ce soir.

Jérôme : C'est bien. Je suis émue de revenir en Belgique.

Virginie Efira : Oui. Toujours, bien sûr.

Jérôme : A part ça, qu'est-ce qu'il y a.

Virginie Efira : Je suis émue de revenir en Belgique. Comme si je revenais une fois tous les 15 ans, oh mon pays..

Jérôme : Vous habitez Paris quand même, à temps plein.

Virginie Efira : J'habite Paris qui se trouve à 1h20 de Bruxelles où se trouve mon père, où se trouvent mes amis, donc les aller-retour, je connais, j'ai tourné un film pendant 3 mois à Bruxelles, je suis hyper souvent à Bruxelles.

Jérôme : Ça vous plaît la vie parisienne ?

Virginie Efira : Oui, j'aime bien. J'aime bien la vie parisienne.

Jérôme : Et le monde du cinéma et du show business, c'est quelque chose qui vous plaît ? Dans lequel vous vous sentez bien ?

Virginie Efira : J'arrive pas bien à définir ce que c'est que le monde du show business. J'ai l'impression qu'il est multiple, quand même. C'est vrai que c'est peu en rapport avec ce que je connaissais de la vie bruxelloise, du coup ça m'amusait comme un jeu de société où tu vois des codes nouveaux, où tu essaies de comprendre... Après, je déteste de toute façon l'idée du groupe, sous quelque forme qu'il soit, et l'idée d'appartenir à un groupe ou dire : est-ce que vous m'acceptez parmi vous, ça c'est quelque chose qui n'existe pas, j'aime pas ça moi, je ne comprends pas vraiment. En revanche, là, c'est vrai que j'aime bien parler de cinéma, du coup, alors tous les producteurs ne sont pas cinéphiles, tous les acteurs ne sont pas cinéphiles, mais moi, j'aime bien apprendre, donc j'aime bien être avec des gens qui connaissent plus de choses que moi.

Cinéphile ou pas ?

Jérôme : Vous, vous êtes une vraie cinéphile ?

Virginie Efira : Non. Mais en revanche, les cinéphiles m'intéressent.

Jérôme : C'est quoi vos films préférés ?

Virginie Efira : Ah, mes films préférés ! Il y en a tellement.

Jérôme : Les films où vous dites : là, il y avait un rôle de femme, je l'aurais bien fait.

Virginie Efira : Ah ! Alors, tous les films, alors on ne se ressemble pas du tout, ça n'a rien à voir...

Jérôme : Non, mais le rôle.

Virginie Efira : Je la trouve... Katharine Hepburn dans « Indiscrétions » avec Gary Grant et James Stewart. J'ai vu aussi « L'impossible Monsieur Bébé » avec Gary Grant encore. Je trouve qu'elle est dingue, elle a une grâce folle, et puis c'est très moderne, puis ils étaient dans des comédies justement, enfin elle a fait plein de choses mais je l'adore, ça j'aimerais bien faire. Sinon après, c'est surtout... après évidemment, j'aime Romy Schneider, bien sûr, j'ai vu « La piscine » récemment, je ne l'avais pas vu, j'ai adoré. Récemment, qu'est-ce qui m'a bouleversée au cinéma ? J'ai vu un film de Gondry, un documentaire sur sa tante, t'as envie de serrer Gondry dans tes bras après le film pour dire : toi, t'es vraiment un chic type.



C'est très beau, ça s'appelle « L'épine dans le cœur ». J'ai adoré ça. J'ai bien aimé, j'ai vraiment beaucoup aimé, j'ai pas pu le partager avec grand monde, le dernier film de Cédric Kahn qui s'appelle « Les regrets ». J'ai vraiment bien aimé. Le film de Giannoli...

Jérôme : Lequel ? « A l'origine » ?

Virginie Efira : « A l'origine », oui. « Les beaux gosses » de Riad Sattouf. Je parle des films français, hein !

Jérôme : Vous êtes très cinéma français, en fait.

Virginie Efira : Non.

Jérôme : Qui est votre réalisateur préféré ?

Virginie Efira : Mon réalisateur préféré ? C'est dur, comme ça, Hitchcock, j'ai quand même beaucoup d'affection pour les films de Woody Allen, un peu moins les 4 derniers mais tous les autres... Blier. Très fort, Blier jusqu'à « Un, deux, trois soleil ». Scorsese évidemment. J'ai découvert avec « Raging bull » à 12 ans, j'avais envie de faire de la boxe. Clint

Eastwood, quoi ! Putain ! Ah la grandeur du mec ! Hein ?

Jérôme : Ah moi, c'est mon préféré, oui.

Virginie Efira : J'ai pas vu... C'est dingue comment il est jeune, lui.

Jérôme : C'est dingue.

Virginie Efira : J'ai adoré « Gran Torino », oh, c'était splendide.

Jérôme : Il m'a fait pleurer.

Virginie Efira : C'est sûr, c'était bouleversant.

L'écriture, c'est quelque chose qui vous tente ?

Jérôme : L'écriture, c'est quelque chose qui vous tente.

Virginie Efira : Oui, j'aimerais bien.

Jérôme : Pas nécessairement pour publier, hein, pour monter, pour vous. C'est quelque chose que vous pratiquez ?

Virginie Efira : Ah, pour moi ! C'est quelque chose que je pratique, mais alors, ça reste vraiment quelque chose de très intime pour le moment. D'abord, c'est pour moi, pour essayer de comprendre certaines choses que je n'arrive pas à comprendre de moi ou des choses qui se passent, donc ça crée une distance, c'est important, peut-être même l'idée de laisser quelque chose, pouvoir y revenir, ça structure un peu, moi je suis assez déstructurée en fait, une sorte un peu de bordel comme ça, donc j'ai l'impression que ça place des choses. Après, artistiquement oui, là j'en suis à un stade pas très abouti de choses qui m'intéressent, qui sont notées comme ça, ça ne fait pas encore un tout cohérent, donc c'est pas très intéressant que j'en parle. Mais je pense, là par exemple tout à l'heure, Manu Payet qui vient, qui est avec moi dans « L'amour c'est mieux à deux », il vient avec sa femme Géraldine Nakache, qui est une amie, et qui a fait « Tout ce qui brille », oui, j'ai beaucoup d'admiration sur le fait qu'elle ait écrit son histoire, que ce soit si personnel, en plus c'est devenu un succès public mais peu importe, c'est surtout qu'elle a réussi à faire un truc qui lui ressemblait, et je sais qu'elle l'a porté, je sais ce que ça représente, c'est 4 ans d'écriture, d'essayer de convaincre, moi je suis fascinée par ça, par le fait d'écrire, et après de convaincre les gens de l'intérêt et de l'urgence de raconter cette histoire, j'ai beaucoup d'admiration pour elle, et en plus, je la



connais, je vois l'humilité dont elle fait preuve. Voilà. Donc oui, l'écriture c'est quelque chose qui m'intéresse.

Des objectifs ou des rêves ?

Jérôme : Est-ce que vous avez des objectifs ?

Virginie Efira : Non.

Jérôme : Aucun.

Virginie Efira : J'ai pas d'objectifs. Sincèrement. Non.

Jérôme : Et des rêves ?

Virginie Efira : Enfin oui, peut-être... Des rêves, oui. Faire des films et faire des enfants.

Jérôme : Pas en même temps.

Virginie Efira : En même temps, si, tout en même temps.

Jérôme : Un cinéma de type différent.

Virginie Efira : Mais pas faire des films avec des enfants. Faire des films et faire des enfants.

Jérôme : Les rêves, enfin les objectifs vous disiez oui, oui, j'en ai un.

Virginie Efira : Oui, faire des films et faire des enfants. Mais des objectifs, c'est des rêves ?

Jérôme : Oui. Tout à fait.

Virginie Efira : C'est plus joli de dire des rêves que des objectifs. J'ai l'impression qu'il faut que je dise : oui, mon plan marketing, ça veut dire que là, à court terme, premier enfant après le premier film, c'est-à-dire...

Jérôme : Avec George.

Virginie Efira : Avec George, s'il est dispo, sinon j'ai une petite liste d'alternatives possibles mais je taperais plutôt dans la star américaine, histoire d'avoir une bonne pension au cas où il y aurait divorce. Ah, Citroën ! On peut dire les marques ? Ah, Saintelette ! Ma mère habitait à Simonis.

Jérôme : Ah voilà.

Virginie Efira : Oui.

Jérôme : « Les Barons ».

Virginie Efira : Oui tout à fait, et j'ai habité dans la rue des Barons.

Jérôme : C'est vrai ?

Virginie Efira : Oui. Rue Rodenbach.

Jérôme : Est-ce que ça a été le premier tournage de film que vous avez fait ? « Les Barons » ?

Virginie Efira : Oui, mais je n'avais pas vraiment conscience, comme je faisais un tout petit truc, moi je connaissais le réalisateur, depuis... je crois que j'avais 15 ans quand je l'ai rencontré, on était sur un projet de film un peu obscur avec un ami de Jean-Claude Van Damme, c'était très marrant, je suis super contente de ce qu'il a réussi à faire, je suis amie de Nader Boussandel qui joue dedans, et oui, j'ai vraiment bien aimé. Il y a plein de choses de nous dans le film. Et puis, pour une fois qu'il y avait une valorisation de Bruxelles, c'était assez nouveau.

Jérôme : Et de la communauté maghrébine.

Virginie Efira : Tout à fait.

Jérôme : C'est pas souvent valorisé ici.



Virginie Efira : La communauté...

Jérôme : Maghrébine.

Virginie Efira : C'est vrai ? Tu trouves ?

Jérôme : Elle n'est pas souvent hyper valorisée dans les médias. On descend dans le quartier quand il y a des émeutes, sinon on n'y va pas.

Virginie Efira : Tu vois, j'ai une image améliorée de Bruxelles où j'ai l'impression que le ghetto, contrairement à Paris, n'existe pas et qu'il y a quelque chose où l'identité bruxelloise est remplie de tout ça tout le temps. Moi en tout cas, c'est comme ça que j'ai grandi, moi j'ai grandi à Schaerbeek et à Molenbeek...

Jérôme : C'est une réalité, c'est pas ce qu'on nous montre.

Virginie Efira : ... Donc voilà, c'est constituant aussi.

Jérôme : Bien sûr, mais ce n'est pas ce que les médias nous montrent.

Virginie Efira : Mais les médias trompent les informations...

Jérôme : Que c'est dangereux... Quand on va dans ces quartiers-là, c'est que ça pète.

Virginie Efira : Ah oui, la télévision de la trouille, la télévision de la peur, c'est d'un ennui... mais du coup, je ne la regarde pas.

Jérôme : C'était bien qu'il y ait un film belge qui soit un succès aussi.

Virginie Efira : Oui.

Jérôme : Chez nous. Ça n'a pas marché en France. C'était vachement bien.

Virginie Efira : A fond. Mais il y a beaucoup de films belges qui ont une résonnance très forte quand même. Je trouve que c'est un cinéma qui... d'abord, je n'aime pas dire qu'il y a un cinéma belge comme si tous les films belges se ressemblaient, mais il est quand même débarrassé du poids économique en France où il faut les chaînes de télévision et tout ça, et des traditions, la France est un pays avec beaucoup de traditions, une histoire importante, Molière, Racine, Louis de Funès, je dis n'importe quoi, mais du coup c'est difficile d'être libre parce qu'il y a le poids de tout ce qu'il y a eu avant, et en Belgique, on est du coup plus libre parce que plus débarrassé de tout ça, donc il y a des choses nouvelles à inventer. Du coup, ça produit vraiment je pense un cinéma débarrassé du poids des traditions, j'ai l'impression en tout cas.

Petit jeu sur les actrices

Jérôme : On va voir si vous connaissez vos actrices. Petit jeu.

Virginie Efira : D'accord.

Jérôme : C'est moins terrible que le karaoké, ne vous inquiétez pas.

Virginie Efira : Ok.

Jérôme : Je vous dis des répliques de films, des grandes répliques de femmes, et vous devez me dire qui l'a dit et dans quel film. On commence très facile. « *Je peux avoir de l'esprit quand c'est important mais la plupart des hommes n'aiment pas cela* ». Pour vous ça doit être facile, on en a parlé.

Virginie Efira : Marilyn ?

Jérôme : Oui.

Virginie Efira : Mais dans quel film ?



Jérôme : « Les hommes préfèrent les blondes ».

Virginie Efira : Ah oui.

Jérôme : C'est une belle phrase quand même. « *Je peux avoir de l'esprit quand c'est important mais la plupart des hommes n'aiment pas cela* ». Très beau. « *Et mes seins, tu les aimes mes seins ? Et mes fesses, tu les aimes mes fesses ?* ».

Virginie Efira : Ah c'est Bardot dans « Le mépris » évidemment.

Jérôme : Bien. 1 sur 2.

Virginie Efira : Avec la musique de Georges Delerue.

Jérôme : Tout à fait. « *Je ne suis pas mauvaise, je suis juste dessinée comme ça* ».

Virginie Efira : « *Je ne suis pas mauvaise, je suis juste dessinée comme ça* » ? Je peux avoir un indice ?

Jérôme : Elle aime bien un lapin.

Virginie Efira : C'est Chantal Goya dans...

Jérôme : Jessica Rabbit.

Virginie Efira : Ah Jessica Rabbit ! Je l'adore. Comment elle est sa chanson ? J'adore la chanson qu'elle chante dans le film. Ça va me revenir. C'est canon.

Jérôme : Celle-là, elle est belle. : « *Vous avez un gros pistolet dans la poche, jeune homme, ou vous êtes seulement content de me voir ?* ».

Virginie Efira : C'est très connu. C'est une blonde, année 50.

Jérôme : May West.

Virginie Efira : May West, oui.

Jérôme : Bien joué. 1,5 sur 4.

Virginie Efira : C'est pas génial.

Jérôme : « *Je voudrais être moche comme elle* ».

Virginie Efira : Carole Bouquet dans « Trop belle pour toi » ? Non.

Jérôme : Oui.

Virginie Efira : Ah oui, c'est ça ?

Jérôme : Bien. Dernière : « *Je ne suis pas une infâme, je suis une femme* ».

Virginie Efira : C'est Anna Karina dans « Une femme est femme » de Godard.

Jérôme : Là chapeau ! Très fort.

Virginie Efira : Elle est bien cette phrase, j'adore.

Jérôme : « *Je ne suis pas une infâme, je suis une femme* ». Chapeau.

Virginie Efira : Dis avec un léger accent.

Jérôme : Donc, cinéphilie 10/10.

Virginie Efira : Moyen. J'ai loupé quelques classiques quand même.

Jérôme : C'était pas facile. Là, y'a des boules...

Virginie Efira : L'Archiduc !

Jérôme : L'Archiduc. Vous connaissez aussi l'Archiduc.

Virginie Efira : Ma mère s'est mariée à l'Archiduc.

Jérôme : Mariée à l'Archiduc ?

Virginie Efira : Oui, c'est marrant, hein !

Jérôme : C'est top.

Virginie Efira : Oui, c'était top. On peut prendre des bonbons.



Jérôme : Non, des boules.

Virginie Efira : Ah, des boules.

Jérôme : Se marier à l'Archiduc !

Virginie Efira : Oui, c'était génial.



Les citations dans les boules

Virginie Efira : « *Une carrière réussie...* », décidément Marilyn revient... « *Une carrière réussie est une expérience merveilleuse mais on ne peut pas se pelotonner contre elle la nuit quand on a froid l'hiver* ». Marilyn Monroe. Effectivement. Quand on parlait de la fragilité...

Jérôme : Donc, est-ce que quand on fait ce métier, on a le temps de se dire : attention, c'est excitant mais il n'y a pas que ça d'important. N'oublie pas le reste.

Virginie Efira : Déjà, on a le temps de se le dire. C'est certain. Et c'est difficile d'oublier le reste parce que le reste, enfin si on parle d'amour, c'est quand même juste ce qu'il y a de plus beau... Non, mais c'est pas quelque chose qui s'oublie...

Jérôme : C'est important oui.

Virginie Efira : Non, mais c'est pas quelque chose qui peut s'oublier. On ne dit pas : tiens j'avais pas pensé, j'ai pas mis assez de temps pour l'amour, c'est un peu con, il faut que je voie dans mon planning...

Jérôme : Eh bien, il y a plein de gens à qui ça arrive.

Virginie Efira : Attends, lundi je suis libre, tiens je vais me consacrer un peu à l'amour... Non, ça te tombe sur la tronche et tu lui crées de l'espace.



Les interviews d'Hep Taxi ! Jérôme Colin au volant, le portrait en mouvement de Virginie Efira

Jérôme : Il y a plein de gens qui ne prennent plus le temps de... ça prend du temps de s'aimer quand même.

Virginie Efira : Oui, c'est vrai. Non, je pense que ça va. Ce serait trop triste, sinon.

Jérôme : 2^{ème} boule.

Virginie Efira : Oh là, une phrase d'Emmanuelle Béart.

Jérôme : Grande intellectuelle.

Virginie Efira : « *Mon plus beau métier, c'est maman* ». Alors...

Jérôme : Vous êtes moqueuse, c'est pas bien ça.

Virginie Efira : Non... « *On ne ferait pas le métier d'actrice si on ne ressentait pas une véritable jouissance d'être regardée* ».

Jérôme : Elle, elle assume au moins.

Virginie Efira : C'est vrai. Elle assume bien plus que moi, et beaucoup de choses. C'est vrai, on dirait que je critique, pas du tout ! Elle n'est pas toujours très consciente, c'est ce que je disais, peut-être que je suis encore dans le déni encore, tu vois... Oui, enfin, il y a quelque chose de tout à fait impudique, enfin moi c'est un truc que je manie mal, par exemple les films dans lesquels je suis - je suis incapable de les regarder avec quiétude, c'est impossible. J'ai envie de m'effacer. Après, il doit y avoir quelque chose de beaucoup plus ambigu que ça, mais honnêtement, j'en n'ai pas une grande conscience. J'aime bien l'oubli de soi. Ça, je sais. Du coup... ça permet ça, jouer aussi, c'est vrai. L'ivresse permet ça, le karaoké permet ça, la thérapie permet ça, non mais...

Jérôme : L'ivresse et le karaoké par Virginie Efira.

Virginie Efira : Comment ?

Jérôme : « L'ivresse et le karaoké » par Virginie Efira. Un essai.

Virginie Efira : Un essai ! « L'ivresse parle au karaoké », ce serait joli.

Jérôme : « L'ivresse parle au karaoké ».

Virginie Efira : De l'ivresse par le karaoké...

Jérôme : Thérapie par le karaoké : l'ivresse.

Virginie Efira : On tient un bon truc.

Jérôme : Dernière boule.

Virginie Efira : Ah une phrase de Woody Allen. « *Le sexe sans amour est une expérience vide. Oui, mais parmi les expériences vides, c'est l'une des meilleures* ». C'est vrai.

Jérôme : C'est grandiose, cette phrase.

Virginie Efira : Oui, c'est bien.

Jérôme : J'adore.

Virginie Efira : C'est clair. Y'en a plein. Ce qui me revient souvent aussi c'est.... Il y en a 2 au début de « Annie Hall ». Il y a d'abord « *Je ne voudrais pas appartenir à un club qui me voudrait comme membre* ». C'est quelque chose dans lequel je peux vraiment bien me reconnaître. Et après, il raconte une blague juive où c'est deux femmes dans un restaurant. Elle dit : oh, c'est dégueulasse ici, la bouffe ! et puis l'autre dit : en plus, on nous sert des toutes petites portions. Et donc, ça devient une métaphore de la vie en disant la vie n'est que souffrance et solitude, et en plus, on a toujours peur qu'elle finisse trop vite. C'est absurde.

Jérôme : Et en plus c'est impossible de trouver un plombier le dimanche ???

Virginie Efira : Oui, c'est ça.



Jérôme : Non seulement la vie est trop courte mais en plus c'est impossible de trouver un plombier le dimanche. Il a aussi dit : j'ai rencontré Isocèle, il a une idée pour un nouveau triangle. C'est quand même colossal.

Virginie Efira : C'est bien ! J'ai une idée pour un nouveau triangle, j'ai pensé à un truc...

Jérôme : C'est génial. C'est un génie.

Virginie Efira : Oui.

Le mythe du cinéma américain

Jérôme : Est-ce que, quand on est actrice en France, qu'on a une jeune carrière de trentenaire, on se permet ces rêves-là ? Par exemple, il y a eu Mélanie Laurent dans Tarantino, il y a Léa Seydoux dans « Robin des Bois », Jonathan Zaccaï qui est un Belge, dans « Robin des Bois », est-ce que c'est des rêves ça ? Ou vraiment c'est quelque chose qui ne vous excite pas une seconde ?

Virginie Efira : Ah si, je trouve ça super excitant. J'ai eu la chance de tomber sur Marion Cotillard récemment, la pauvre, je l'ai inondée de questions. Alors, c'était comment, Michael Newman, il est comment ? Qu'est-ce qu'il dit ? J'adore.

Jérôme : Et Johnny Depp ?

Virginie Efira : Oui, c'est top. Je trouve ça génial, je trouve ça super. Après non, je n'en rêve pas trop à me mettre là-dedans, j'ai l'impression que si je dis ça, c'est grotesque. Déjà que j'apprenne à parler anglais, ce serait déjà le début de quelque chose. Je parle anglais comme... j'ai un accent de n'importe quoi. Non, là pour moi ce serait totalement impossible. En revanche, j'ai déjà entendu des comédiennes qui disaient : ah non, ça ne m'intéresse pas du tout. Je ne vois pas comment ça ne peut pas intéresser.

Jérôme : C'est le mythe quoi. On peut dire tout ce qu'on veut du cinéma français, c'est un magnifique cinéma que j'aime, mais le mythe n'est pas là.

Virginie Efira : Le mythe est évidemment dans le cinéma américain et aussi dans... (*on a des super gens à côté et qui écoutent de la très bonne musique*)... Oui, évidemment il y a des immenses réalisateurs, et puis il y a quand même un cinéma qui est fou, le cinéma indépendant aussi. Là, j'ai vu il y a 2 jours un film qui s'appelle « Greenberg » avec Ben Stiller, c'était génial. Oui, c'est une chance invraisemblable. Je trouve ça dingue quand tu fais des carrières où tu fais un film aux Etats-Unis, un autre en France, tout d'un coup ça devient très étendu, c'est super chouette d'ailleurs ce qui se passe, il y a beaucoup d'échanges comme ça...

Jérôme : De plus en plus. Un gars comme Guillaume Canet, aujourd'hui il parvient...

Virginie Efira : Carla qui joue chez Woody...

Jérôme : Carla qui joue chez Woody...

Virginie Efira : Tu vois. Non, je trouve ça passionnant. En fait, tu ne peux pas te mettre des objectifs comme ceux-là, en revanche d'essayer, oui, on parlait d'objectif tout à l'heure, de travailler avec des réalisateurs qui ont une vision des choses, voilà être acteur, c'est quand même juste être un instrument, d'être au service d'un réalisateur, donc quelqu'un qui a envie de défendre quelque chose, une histoire, et d'y croire, et d'avoir envie de se joindre à ce projet-là. Je suis fatiguée moi, je dis des phrases invraisemblables.



Etre acteur, c'est être juste un instrument

Jérôme : C'est vrai ? Mais il y a quand même quelque chose d'étonnant dans ce métier d'acteur, c'est que vous le disiez vous-même, on est juste un instrument.

Virginie Efira : Ben oui.

Jérôme : Et on va être ballotté toute sa vie au gré du désir des autres.

Virginie Efira : Ça justement, il faut trouver le moyen de s'en défaire. Parce que sinon, tu commences à te poser des sales questions.

Jérôme : Ah ben, si vous n'êtes pas désirée par les autres, on ne vous propose pas de boulot.

Virginie Efira : Ben oui, donc il faut trouver autre chose, je crois.

Jérôme : C'est-à-dire ?

Virginie Efira : Il faut avoir, il faut faire d'autres choses que ça, c'est pour ça aussi que je parle d'écriture, c'est pour ça que toutes les actrices chantent... C'est pour ça que moi-même, je suis au karaoké, je sais que j'ai une autre possibilité de reconversion au karaoké, première chose. Enfin, il y a comme ça plein de choses qui s'offrent à moi. Mais c'est vrai...

Jérôme : Vous allez faire une carrière à Brupark.

Virginie Efira : Une grande carrière à Brupark. Oui. Tu vois aujourd'hui, je ne repars pas... ce petit voyage en taxi m'a ouvert des perspectives nouvelles.

Jérôme : Tout à fait. Eh bien, moi ça m'angoisserait vachement de savoir que je suis dépendant du désir des gens. C'est votre vie, en même temps.

Virginie Efira : Pas tant que ça. Je ne resterai pas là-dedans. C'est sûr. Donc, c'est pour ça que je parlais, alors je parle de Géraldine parce que c'est mon amie, et que j'ai beaucoup d'admiration pour elle, mais c'est quelqu'un, là aujourd'hui, enfin après même quand on est réalisateur..., on est toujours dépendant, on ne peut pas cultiver une indépendance totale. Dans les rapports amoureux, on est toujours un peu dépendant, dans les rapports aux autres on est toujours un peu dépendant, mais en revanche, c'est quelqu'un qui a réussi à faire son histoire, qui peut... voilà donc, être détachée, sinon ça n'amène que des frustrations même si on travaille. Je connais des acteurs qui travaillent beaucoup et qui disent : mais pourquoi on ne me propose pas les mêmes rôles que machin, pourquoi les gens ne voient pas que je suis comme ci, comme ça. Il faut se responsabiliser un peu par rapport à ça. Sur les femmes aussi, sur le fait de vieillir, tout d'un coup on propose moins de choses, je crois que c'est difficile de rester sain d'esprit si on est là-dedans.

Jérôme : C'est presque un métier de masochiste.

Virginie Efira : Oui, du coup il faut cultiver d'autres choses, d'autres curiosités, d'autres envies, pour ne pas être trop soumis à ça. Enfin, je ne sais pas si j'y parviendrai, c'est important ça, quand même.

Jérôme : Vous êtes contente d'être arrivée dans ce métier à 30 ans plutôt qu'à 18 ?

Virginie Efira : Ben, en tout cas je me dis, comme j'y suis arrivée à 30 ans, je ne vais pas me dire : merde, j'aurais dû y arriver à 18. Mais peut-être oui en fait, peut-être parce que c'est vrai qu'il y a, du coup... le fait voilà d'être dépendante du désir des autres, c'était quand même beaucoup moins le cas dans ce que j'ai mené, où je dis : ok je vais, j'entreprenais beaucoup, et puis, c'est des questions qui sont un peu moins sur soi, du coup d'y arriver un



peu plus tard ça m'a peut-être, oui, je pense quand même, un peu stabilisée. Il y a beaucoup d'égards aussi pour les comédiens, énormément et c'est des choses auxquelles on peut s'habituer, on est très pris en charge enfin. C'est un métier très féminin aussi où on valorise beaucoup, enfin voilà, puisqu'on disait dans la séduction et tout ça, oui c'est pas mal d'avoir roulé sa bosse avant.

Jérôme : Tout à fait. Je comprends bien ce que vous voulez dire.

Un film belge

Jérôme : Vous avez fait un film belge aussi.

Virginie Efira : Oui, j'ai fait un film belge, je vais en faire d'autres d'ailleurs, et alors j'ai fait un film, « Dignitas », c'était une super expérience, c'était très chouette, qu'on a tourné au fin fond de la Wallonie, à Crupet, c'est un film qui a été écrit par Virgile Bramly, et c'est produit par Vincent Tavier, super producteur, celui qui a fait « Aaltra », « C'est arrivé près de chez vous », tout ça, et mis en scène par Olias Barco, et avec plein, Aurélien Recoing, Bouly Lanniers, je l'ai fait aussi beaucoup parce que je n'avais pas rencontré encore Bouly, j'avais hyper envie de le rencontrer, j'adore son cinéma, je ne sais pas, je le trouve super généreux, enfin super généreux, j'aime pas ses adjectifs de comédiens : très sincère, très généreux... Non, enfin, il est super, il l'est vraiment en plus. Il y a Benoît Poelvoorde qui joue dedans, qui est quand même un génie, c'est pas possible, un génie, c'est un très, très grand acteur, oui c'était vachement chouette de participer à ça, et puis, surtout que je sortais d'un film qui était une comédie romantique, française, et il y avait une manière de travailler très libre, tu vois, d'un peu débarrassée du côté attention, là il va y avoir la lumière, machin, c'était beaucoup instinctif, c'était très chouette.

Jérôme : C'était artisanal.

Virginie Efira : Oui, artisanal, ça veut dire... avec moins de moyens mais avec beaucoup d'envie, enfin j'ai bien senti le truc de groupe, le fait peut-être que ce soit un film plus léger, le fait que ça se tourne en Belgique, enfin au fond de la Wallonie, il y avait un truc d'équipe qui se passait bien, on était ensemble, c'était assez marrant ce qui se passait sur ce tournage, j'espère que... enfin marrant, parce que le propos était très dur, c'est quand même... ça parle quand même d'une clinique où les gens vont pour mettre fin à leurs jours avec le plus de douceur possible. C'est déjà un postulat de base assez spécial. Donc, c'est plein de gens qui arrivent au terme de leur vie, comme ça, par choix, au même endroit, avec évidemment des parcours très différents, et avec le même désespoir, mais c'est surprenant, oui.

Jérôme : Et l'autre film belge que vous allez faire c'est quoi ?

Virginie Efira : Ah, j'ose pas le dire.

Jérôme : C'est vrai ?

Virginie Efira : Oui. C'est con, hein ! En plus, je brûle d'envie de le dire parce que je suis très contente...

Jérôme : Allez !

Virginie Efira : Mais je ne te le dirai pas, je suis désolée. C'est par superstition. Non, pas du tout. Tu vois, tant que les choses ne sont pas signées, engagées...

Jérôme : Ce n'est pas fait, fait ?



Virginie Efira : Tu sais normalement oui, mais enfin bon...

Jérôme : Bon d'accord.

Virginie Efira : Je veux bien en parler au moment où je fais les choses.

Jérôme : Et Bouly Lanners, vous l'aimez bien pourquoi ?

Virginie Efira : Bouly Lanners ! D'abord, il a quelque chose de... c'est quelqu'un qui remue, qui transporte avec lui, il est imposant, important, la présence physique, elle est un peu animale, et en même temps, tu sens une énorme douceur, donc il y a un truc, tu sais, comme chez Depardieu, enfin le masculin et le féminin. Même chez Brando, il y a ça, où ça s'entrechoque tout le temps. J'aime bien l'humour comme politesse du désespoir, je trouve que c'est quelque chose qui existe beaucoup dans ses films. Non, mais c'est vrai, y'a ce truc-là. On ne peut pas dire qu'« Eldorado » ce soit une comédie, pourtant, voilà c'est très pudique. J'aime bien ça. Moi c'est une des scènes que je préfère, la scène où il attend que le voleur qui est caché au fond de son lit sorte. Comme ça. J'adore. J'adore.

Jérôme : C'est incroyable cette scène.

Virginie Efira : Oui, c'est super. Moi je voudrais que les choses se passent comme ça. Tout le temps. En disant : bon allez, stp sors, désolé, t'as pris quelque chose ? Non ? Remets ce que tu as pris. Bon salut.

Jérôme : ???

Virginie Efira : Oui, c'est bien.

Jérôme : J'adore.

Virginie Efira : C'est vachement bien.

Jérôme : Bon ben je vous remercie.

Virginie Efira : Merci beaucoup. Quelle heure il est ?

Jérôme : Vous avez extrêmement bien chanté.

Virginie Efira : Oui, ça, ça se discute.

Jérôme : Et je vous souhaite le meilleur.

Virginie Efira : Moi aussi pour vous. Et d'autres femmes dans ce taxi parce qu'apparemment, c'est un manque.

Jérôme : J'espère.

Virginie Efira : Bon, je vais aller causer.

Jérôme : Donc : je suis très contente de revenir en Belgique...

Virginie Efira : Je suis très émue. Emue, ça marche ?

Jérôme : Emue, c'est bien.

Virginie Efira : Je suis très émue de revenir en Belgique, ce film j'ai pris beaucoup de plaisir à le faire, j'espère que vous prendrez beaucoup de plaisir à le regarder. Excellente soirée à vous tous. Merci, au revoir, nous, on va bouffer à côté. Salut !

Jérôme : Parce que nous, on l'a déjà vu 4 fois.

Virginie Efira : Mais non, je te dis, j'arrive pas à regarder des trucs où je suis.

Jérôme : En plus.

Virginie Efira : Pauvre fille. Donc, je te prends les DVD. Merci beaucoup.

Jérôme : C'est à la production.

Virginie Efira : C'était cool, ciao.

